

Les vigneronns homicides
(Mt 21, 33-43)
27^{ème} dimanche ordinaire A

Frères et sœurs, la première lecture et l'évangile de ce jour nous proposent deux paraboles où il est question de vigne. Mais si, dans les deux cas, la vigne semble désigner la même réalité, leurs mésaventures respectives ne sont pas les mêmes.

Dans la première lecture, Dieu s'adresse directement à son peuple et affirme clairement que cette vigne qu'il lui décrit, c'est lui, son peuple (Is 5, 7) et que, malgré les soins amoureux qu'il a témoignés à son égard, celle-ci n'a produit que des fruits mauvais. Les bons fruits que Dieu en attendait étaient ceux qui découlaient de la pratique fervente de la Tôrah et de ses préceptes. Au lieu de cela, le peuple d'Israël s'est détourné de la Tôrah et le châtement promis s'est réalisé. Le peuple a été arraché à la Terre Promise et déporté à Babylone.

Dans l'évangile, c'est Jésus qui parle et qui s'adresse aux grands-prêtres et aux anciens du peuple, autrement dit à des représentants du sanhédrin, chargés donc de faire respecter la théocratie en Israël. Il leur parle également de vigne et, s'il n'explique pas clairement de quelle vigne il s'agit, on comprend que lui aussi désigne, par cette analogie, le peuple juif. Les mêmes soins amoureux sont apportés à cette vigne par son propriétaire, ce qui nous fait deviner que ce propriétaire n'est autre que Dieu lui-même. Par contre, les reproches que fait Jésus ne visent pas la vigne qui, cette fois-ci, semble porter du fruit, mais ceux qui en ont le fermage et qui refusent d'en rendre les fruits au propriétaire légitime, allant jusqu'à maltraiter et tuer ceux qui sont envoyés réclamer ce dû, y compris le propre fils de ce propriétaire.

Dans la mesure où les fruits attendus de cette vigne qu'est le peuple juif sont ceux de la justice et de la sainteté, comment les dirigeants de ce peuple peuvent-ils être accusés de vouloir garder pour eux ces mêmes fruits, refusant de les rendre à Dieu ? Comment peut-on s'emparer des fruits de justice et de sainteté portés par quelqu'un d'autre ? Vous êtes-vous jamais posé la question ?

Et si la meilleure manière de refuser de rendre à Dieu les fruits qui lui appartiennent n'était pas tout simplement de lui en refuser la provenance ? De s'attribuer à soi-même ce qui vient de Dieu ? De se suffire à soi-même au point de n'avoir plus besoin de Dieu et de sa grâce ?

Et c'est probablement ce que Jésus reproche aux dirigeants du peuple juif à travers cette parabole des vigneronns homicides. Car ces dirigeants appartiennent dans leur grande majorité à la caste des Pharisiens se targuant de mettre en œuvre la justice pharisaïque. Or, ce qui caractérise cette justice pharisaïque, c'est sa certitude que l'homme est justifié devant Dieu par la pratique d'un certain nombre de commandements, 613 exactement ! Mais tout est dans l'apparence extérieure, très peu dans la transformation intérieure. Car, si l'homme peut se maquiller extérieurement en accumulant de bonnes œuvres, seul Dieu peut transformer l'homme en profondeur. Avec la férocité du trait qui lui appartient, Jésus lui-même résume cette situation en reprochant aux Scribes et aux Pharisiens de « *purifier l'extérieur de la coupe alors qu'à l'intérieur celle-ci est pleine de rapine et d'intempérance* » (Mt 23, 25-26) ou encore d'être « *des sépulcres blanchis, beaux à l'extérieur, mais remplis d'ossements et de pourriture à l'intérieur* » (Mt 23, 27-28). Et Jésus de broser le portrait du Pharisien type dans

la parabole du Pharisien et du Publicain où nous voyons le Pharisien « *se tenir debout, priant en lui-même : Mon Dieu, je te rends grâce parce que je ne suis pas comme les autres hommes qui sont voleurs, injustes, adultères, ou encore comme ce publicain. Je jeûne deux fois par semaine et je verse le dixième de tout ce que je gagne.* » (Lc 18, 11-12). Celui-ci croit prier Dieu mais en réalité, il ne fait que contempler son nombril, dans une autosatisfaction qui s'attribue tout le mérite de ses œuvres, ce qui lui permet, au passage, de mépriser le publicain, manifestant ainsi que, malgré ses bonnes œuvres, il n'est pas transformé intérieurement, mais reste mauvais. Quant au publicain, lui, « *se tient à distance, n'osant même pas lever les yeux vers le ciel, mais se frappant la poitrine en disant : Mon Dieu, sois favorable au pécheur que je suis !* » (Lc 18, 13). Lui, il prie vraiment car, n'ayant rien à s'attribuer, il attend tout de Dieu.

La justice chrétienne, celle qui rend à Dieu les fruits qu'elle porte, ne consiste pas à produire des actions, aussi bonnes soient-elles, mais à se laisser transformer en profondeur par Dieu. Car si nous portons de bons fruits, c'est à la grâce de Dieu que nous le devons et non à notre propre activité. « *Hors de moi, vous ne pouvez rien faire* » (Jn 15, 5) nous dit Jésus et l'apôtre saint Paul nous le confirme : « *C'est par la grâce que vous êtes sauvés par le moyen de la foi ; cela ne vient pas de vous mais du don de Dieu, non des œuvres, afin que personne ne se vante. De lui, en effet, nous sommes l'ouvrage, créés en Jésus-Christ pour des œuvres bonnes que Dieu a préparées d'avance pour qu'en elles nous marchions* » (Ep 2, 8-10).

La justice pharisaïque est centrée sur soi, sur ses actions, sur ce qu'il faut faire et ne pas faire. Cette justice reste purement formelle dans la mesure où elle ne change pas le cœur en profondeur, car c'est « *du cœur que procèdent les intentions mauvaises* » (Mt 15, 19). La justice chrétienne est centrée sur le Christ qu'il nous faut, non pas imiter, - ce qui risquerait de n'être qu'un comportement plaqué du dehors - mais devenir, par une transformation intérieure, sous l'action de l'Esprit-Saint. C'est lui *cette pierre angulaire* que la justice pharisaïque rejette, mais par qui se réalise « *l'œuvre du Seigneur, la merveille devant nos yeux* » (Ps 117, 23). C'est dans une relation profonde et intérieure avec cette pierre angulaire qu'est le Christ que se réalise notre transformation, à travers la prière personnelle alimentée par la prière communautaire de l'Eglise, qui est essentiellement récitation et méditation de la Parole de Dieu.

Rien ne manifeste autant que tout vient de Dieu que cette prière communautaire de l'Eglise qu'est la Liturgie, constituée des sacrements et de la prière des Heures. N'est-elle pas *l'opus Dei*, l'œuvre de Dieu, comme la désigne saint Benoît dans sa Règle ou « *l'œuvre du Christ prêtre et de son Corps qui est l'Eglise, action sacrée par excellence dont nulle autre action de l'Eglise ne peut atteindre l'efficacité au même titre et au même degré* », comme l'affirme la Constitution conciliaire sur la Liturgie de Vatican II (§ 7). Pratiquer, c'est affirmer, dans la foi, que le Christ est notre pierre angulaire, seule source de notre transformation intérieure, d'où découlent toutes nos œuvres bonnes. « *Et la paix de Dieu, qui dépasse tout ce qu'on peut concevoir, gardera (alors) nos cœurs et nos pensées dans le Christ Jésus* » (Ph 4, 7). Et de ce cœur pacifié ne pourra plus procéder des intentions mauvaises. Ne pas pratiquer, c'est vivre un christianisme où le Christ n'occupe pas la véritable place qui est la sienne, celle de pierre angulaire sans laquelle tout s'effondre. Car « *tuer le Fils, l'héritier* », comme le font les vignerons homicides, ce n'est pas seulement le mettre en croix, c'est déjà ne pas lui accorder la place qui est la sienne et refuser par-là « *de remettre à Dieu le produit de sa vigne* », cette vigne qui est précisément le Christ, dont le Père est le vigneron, et dont nous sommes les sarments qui produisent du fruit dans la mesure où nous demeurons dans le Christ et le Christ en nous (Jn 15, 4).